

# LE GRAND SECRET DE LA CIA

PAR AURÉLIEN BLANCHARD\*

---

## À PROPOS DE

*Kubark. Le Manuel secret de manipulation mentale et de torture psychologique de la CIA,*

trad. d'E. et J.-B. Bernard, Paris, Zones,  
2012, 192 p., 16 €.

---

Une couverture élégante, du beau papier, un titre qui tape et, surtout, un sous-titre au parfum d'interdit : difficile de ne pas vouloir se procurer et lire *Kubark. Le Manuel secret de manipulation mentale et de torture psychologique de la CIA*. Mais quel sulfureux secret va donc nous y être révélé ?

**K**ubark, c'est le petit nom (secret) de la CIA pendant la guerre froide. Ce manuel d'interrogatoire destiné au contre-espionnage, rédigé en 1963, est rendu public en 1997, date à laquelle des journalistes du *Baltimore Sun* obtiennent sa déclassification au nom de la loi sur la liberté de l'information. Très court (un peu plus d'une centaine de pages sans l'introduction et la bibliographie), il est structuré en trois parties principales : la préparation de l'interrogatoire, « *l'interrogatoire de contre-renseignement non coercitif* » et « *l'interrogatoire coercitif de contre-renseignement avec des sources résistantes* ». On est ravi d'apprendre que les types sympas échappent à la torture.

Deux affirmations dans l'introduction de Grégoire Chamayou à l'édition française ont attiré mon attention. La première est que ce livre est écrit « *dans un style dont la lourdeur bureaucratique n'a d'égale que la fatuité des prétentions scientifiques* ». Laissons de côté le style, ignorants que nous sommes de ce que la traduction a fait subir au texte original. Ce qui est sûr, c'est que le texte français se lit avec autant si ce n'est plus de plaisir que la plupart des articles universitaires de nos compatriotes. La question des prétentions scientifiques est, elle, compliquée. D'un côté, on peut y lire un certain nombre d'absurdités fort comiques (ou glaçantes, selon le point de vue). Ainsi, on apprend au cours de deux paragraphes quelque peu délirants (p. 85-86), et qui prennent toute leur saveur au regard de la vacuité des outils psychologiques recensés dans l'ouvrage, qu'il peut être d'une importance capitale d'arriver, avant l'interrogatoire, à identifier la « *position ordinale* » du sujet, à savoir s'il s'agit d'un aîné, d'un fils unique, etc. (bizarrement, pour la CIA, l'agent communiste ne peut être qu'un homme). Point. Sans que l'on comprenne très bien, en l'absence d'autres éléments, comment l'on pourrait utiliser ces informations.

Dix pages plus loin, alors que l'ouvrage s'est jusqu'ici gardé de tout jugement de valeur sur les

personnes interrogées, et que, après une centaine de pages, avec un art consommé de l'euphémisme, pas une seule fois n'a été imprimé le mot « guerre », on découvre que, sous certaines conditions, la personne interrogée se refusera sans doute à confesser un acte « *mauvais ou démoniaque* ». Bigre, démoniaque !

Enfin, *last but not least*, on y apprend (p. 141) que certaines études laissent penser que « *la graphologie peut se révéler très utile pour détecter précocement le cancer...* » Dommage, on aurait bien aimé que cette vessie-là soit réellement une lanterne.

D'un autre côté, les auteurs font presque toujours montre d'une prudence étonnante quant aux résultats de la recherche scientifique de leur époque – peut-être à mettre sur le dos de la traditionnelle méfiance des militaires vis-à-vis des « intellectuels », mais tout de même –, et tout particulièrement quand il s'agit de la typologie des profils psychologiques (p. 73). Certes, leur classement est moins convaincant que la plupart de ceux que l'on peut lire dans les manuels de *management*, mais il n'en a pas non plus l'habituelle arrogance. En un mot, les auteurs, malgré quelques boulettes étourdissantes, ne sont pas si fats que ça. On sent bien plutôt se profiler le pragmatisme des hommes de terrain.

Avec la deuxième remarque de Grégoire Chamayou, on en vient à la raison d'être de cet article. Elle énonce que « *ce livre infect est à remiser dans les rayonnages de la grande bibliothèque des techniques de pouvoir* ». Certes. D'ailleurs, je l'ai acheté avec l'espoir secret d'être horrifié, et peut-être un peu souillé. (Je veux bien prétendre vouloir « *connaître les armes de l'ennemi* », mais il serait hypocrite d'affirmer qu'il s'agit de la motivation profonde et unique de mon achat). Une chose est sûre, tout lecteur s'attend à y découvrir des secrets.

Et là, surprise : *il n'y a pas de secret*.

On n'y apprend strictement rien d'important, comme si la CIA n'avait pas de cadavres dans les placards, de techniques de déstabilisation psychologique

---

\*Aurélien Blanchard est éditeur et traducteur. Il est membre du collectif éditorial de la *RdL*.



sordides et surtout inconnues. Autant pour les fantasmes. Cette déception devant l'absence de secret, cette impression d'avoir été en quelque sorte floué par la CIA, comme si elle n'avait pas tenu son contrat narratif, son rôle de grand méchant aux moyens surpuissants et cachés, n'est pas sans rappeler l'impression que l'on a pu ressentir au lendemain des révélations de Wikileaks, quand Assange rendit publique l'intégralité des dépêches cryptées des ambassades américaines. On y « apprenait » que Nicolas Sarkozy était petit et colérique, ou encore que l'Iran était plutôt en froid avec Israël. À l'époque, dans une tribune intitulée « Hackers vengeurs et espions en diligence » (*Libération* du 2/12/2012), Umberto Eco écrivait : « *Il est vrai, Georg Simmel le disait déjà, qu'un vrai secret est un secret vide.* » Ou, dit autrement : le secret, c'est qu'il n'y a pas de secret. Si le secret du pouvoir est un secret vide, il ne peut jamais être découvert, et le sortilège qui lui confère sa puissance ne peut jamais être rompu. Voilà une hypothèse fort séduisante, et qui donne envie de relire sous cet angle *Le Ravissement de Lol V. Stein* (M. Duras). Toutefois, on peut sans doute faire appel à des concepts moins aventureux pour expliquer cette déception, cette absence ahurissante de secret, et sauvegarder l'idée que, *oui*, la CIA a bien des choses à cacher.

Tout d'abord, un certain dispositif éditorial donne l'impression d'un secret caché dans le secret, ou sous lui. Quand le texte est devenu public, la CIA a décidé d'en censurer certains passages. De son côté, l'éditeur français a reproduit ces passages censurés sous la forme de lignes grisées, comme ceci [redacted]. Ces passages sont assez nombreux, et donnent l'impression au lecteur que l'information croustillante ou décisive, *secrète* en tout cas, est dissimulée sous ce caviardage. Il y a fort à parier que ces passages, en réalité, ne contiennent rien d'autre que des informations factuelles sensibles pour la CIA (comme le cryptonyme d'une « planque » encore utilisée, etc.). Toujours est-il que ce procédé renforce l'impression d'un secret qui nous échappe, d'une sorte de palimpseste, d'un texte sous le texte. Ce procédé éditorial, s'il n'est pas particulièrement écologique, est redoutablement efficace. La facilité avec laquelle le lecteur croit voir dans ces textes grisés la clé du chiffre qu'il a sous les yeux le pousse à essayer de remplir lui-même les trous, et à écrire un texte là où il n'y avait rien. Ce livre représente par conséquent une étrange machine fictionnelle que l'on devrait pouvoir joyeusement utiliser dans les ateliers d'écriture.



Ensuite – et je crois que c’est là que l’on peut trouver l’explication la plus simple à la frustration qu’engendre la lecture de cet ouvrage – de nombreux livres, bandes-dessinées, films ou séries nous ont beaucoup édifiés par le passé sur la torture en général et sur les interrogatoires en particulier. Ces derniers mettent en scène des protagonistes passés à la question (le héros des *Chemins de la liberté*, ou d’autres livres de Sartre, d’*Un métier de seigneur* de Pierre Boule, ou encore Sydney Bristow dans un épisode sur deux d’*Alias*) ou bien contraints eux-mêmes d’interroger une « source » ou un « agent hostile » (pour le coup, Jack Bauer dans un épisode sur deux de *24 H Chrono*). Autrement dit, dans *Kubark*, pour quiconque a lu ou vu une œuvre fictionnelle des cinquante dernières années, l’explication de la « technique du bon et du mauvais flic » (p. 130) sent un peu le réchauffé.

Dans cette optique, il y a d’ailleurs fort à parier que les scénaristes hollywoodiens gagneraient à s’inspirer de deux ou trois techniques de manipulation mentale encore peu connues et présentées dans ce livre. Ainsi de celle d’« *Alice au pays des merveilles* » (dans laquelle il s’agit, en gros, de briser les résistances d’un individu en le faisant vivre aussi longtemps que nécessaire dans un monde absurde, dans lequel le couple d’interrogateurs se comporte de manière

irrationnelle, et, à tout prendre, comique), ou encore, la technique particulièrement vicieuse de « Spinoza et Mortimer Snerd », dont je préserve la fraîcheur et que je vous invite à lire (p. 133). Ces quelques pages (p. 122-138) justifient à elles seules la lecture de cet ouvrage par ailleurs trompeur.

Ce qui marque avant tout à la lecture de *Kubark*, c’est la tristesse qui s’en dégage. Tel qu’il est donné à lire ici, l’univers psychique des services de renseignements est profondément triste et plat, ne serait-ce que parce que tout être humain y est réduit à un objet. Cette tristesse fondamentale et cette absence de dignité du sujet ne sont pas sans rappeler le très beau film d’Éric Rochant, *Les Patriotes*, dans lequel on suit la dérive d’un jeune agent du Mossad (Yvan Attal), triste et – sans jeu de mot – maussade. À la toute fin du film, quand son agent traitant lui glisse « *Tu vois tout en noir, Ariel* », le spectateur découvre avec soulagement qu’il existe peut-être d’autres manières de considérer le monde, que tout n’est pas définitivement condamné à rester *objet*. ■